

Cette nouvelle est parue dans le premier numéro de Strange Stories en février 1939 sous le titre Servant of Satan.

Le Serviteur de Satan

On dit que le temps guérit tous les maux – un porteur d’oubli de la douleur, des tribulations et de l’horreur. Mais je ne peux pas repenser à cette soirée fatidique d’il y a deux ans sans un frisson de répulsion – sans me sentir à nouveau sous l’emprise des créatures anciennes et incroyablement malignes connues sous le nom d’Élémentaires. Ces Élémentaires – des monstruosité blasphématoires dont la science orthodoxe vous dira qu’elles n’existent pas et ne peuvent pas exister – étaient connus des anciens, décrits dans leurs écrits, représentés dans leurs peintures et sculptures. Et ceux d’entre eux avec lesquels j’ai été si horriblement aux prises au cours de notre vingtième siècle ont vu leurs pouvoirs restaurés par les machinations maléfiques d’un homme moderne.

Je les sentis et vis alors. Je sentis même l’odeur charnelle reptilienne qui émanait de leurs corps immondes lorsqu’ils se matérialisaient.

Oui, ils sont tout autour de nous dans notre vie quotidienne. Mais ils sont incapables de se manifester sans intervention humaine – sans médiums vivants auxquels puiser la force dont ils ont besoin pour leurs matérialisations hideuses et révoltantes. Que Dieu aide – et Dieu seul peut aider – la personne qui cède sa place et leur permet de prendre le dessus sur lui.

Je pensais que moi, Tom Carter, j’étais l’homme le plus heureux du monde ce vendredi après-midi, il y a deux ans, lorsque je verrouillais mon bureau et me préparais à dire au revoir aux collègues du bureau. Pendant cinq ans, j’avais travaillé dur pour accéder au poste de directeur général adjoint de la société Brinkman Express. Et j’avais travaillé dans un double but.

April Harris et moi étions tombés amoureux cinq ans auparavant, lorsque nos bureaux se trouvaient au Manhattan Business College – April, avec ses grands yeux violets et ses cheveux couleur miel. Et maintenant, nous allions enfin nous marier.

Une demi-douzaine de garçons descendirent avec moi dans l’ascenseur, me firent un signe d’au revoir alors que je montai dans un taxi.

— 3 Stuyvesant Place, dis-je au chauffeur. Dans le bas du Village. Si vous êtes rapide, il y aura un bon pourboire.

Il fit un demi-tour rapide au milieu du pâté de maisons qui m’envoya dans le coin, puis il roula vers le sud sur Park Avenue. Il connaissait son métier et nous ne tardâmes pas à nous diriger vers Stuyvesant Place, relativement calme, où se trouvait l’appartement d’April à Greenwich Village. Mon cœur battait joyeusement. Pourtant, j’avais une drôle de sensation, peut-être une prémonition. Je ne sais pas.

Et cela ne signifiait rien de spécial pour moi lorsque, alors que nous tournions au coin de la rue, je vis une grosse limousine noire et brillante s’éloigner du trottoir devant nous. Elle s’éloignait en rugissant, une grande Isotta luxueuse aux rideaux tirés, qui devait coûter une petite fortune. Les véhicules de ce genre étaient rares dans ce quartier.

Pourtant, comment pouvais-je imaginer que celui-ci en particulier avait une signification pour moi ? Je n’y prêtais guère attention. Mon esprit était trop plein d’April et de la joie de nous savoir bientôt ensemble.

Mon taxi s’arrêta avec une brusquerie qui me projeta en avant et renversa mon chapeau. Cela ne me dérangeait pas. Je donnai cinq dollars au chauffeur et lui dis de garder la monnaie. J’ouvris la porte, me précipitai sur le trottoir et montai les marches. J’appuyai sur le bouton de la sonnette et j’attendis.

Il n’y eut aucune réponse. J’entendais la sonnerie dans l’appartement d’April au deuxième étage, je pensais qu’elle prenait peut-être son bain et ne pouvait pas me répondre à ce moment-là. Un livreur de l’épicerie fine du coin sortit, portant une boîte vide. De toute évidence, il venait de faire une livraison. Je le reconnus.

— Bonjour, Bob, dis-je.

— Bonjour, M. Carter, répondit-il.

Ses mots suivants, dits avec nonchalance, furent comme un coup de poing :

— Vous cherchez Miss Harris ? Je viens de la voir sortir avec un homme.

— Quoi ! criai-je. Quel homme ? Où ?

— Je ne l'ai jamais vu auparavant, répondit Bob. Habillé comme un millionnaire, mais tout en noir. Il y avait aussi une grosse voiture garée devant, et un chauffeur en livrée noire.

— Mais son visage, Bob ? demandai-je, inquiet et perplexe. À quoi ressemblait-il ?

— Au diable, répondit-il à mon grand étonnement. Et je ne l'insulte pas, M. Carter. C'est juste à quoi il ressemblait... comme une de ces images de Meph... Meph...

— Méphistophélès, l'interrompis-je avec impatience.

— Ouais, M. Carter. Des cheveux noirs qui descendaient en pointe devant, des sourcils inclinés vers le haut, des yeux noirs scintillants. Cela m'a en quelque sorte donné des frissons quand je l'ai vu. Je ne pouvais pas imaginer où Miss Harris irait avec un gars pareil.

Je passai devant lui et grimpai les escaliers. Peut-être s'était-il trompé : il avait pris une autre fille pour April dans le couloir mal éclairé.

Mais la porte de l'appartement d'April était grande ouverte. Je savais qu'elle ne l'aurait jamais laissée ainsi. J'entrai. L'endroit était en désordre. Sa nouvelle malle de voyage – un cadeau de ma part – était fermée et verrouillée. Mais ses deux sacs étaient ouverts, à moitié remplis. Je regardai dans la salle de bain. Le rideau de douche était mouillé et dégoulinait encore. Les marques mouillées des petits pieds nus d'April ressortaient sur le tapis de bain. Son négligé pendait au-dessus de la chaise.

April était partie ! À la veille de notre mariage !

J'étais désesparé, courant ça et là dans l'appartement, scrutant ça et là. Soudain, je m'arrêtai. Mes yeux effrayés avaient aperçu une note posée sur la table basse, retenue par un minuscule cendrier. Elle m'était adressée. En la lisant, le monde s'effondra autour de moi, mes visions de joie se brisèrent en un chagrin tragique :

Cher Tom,

Au moment où vous lirez ceci, je serai partie là où vous ne me reverrez plus jamais – partie avec l'homme que j'aime vraiment. Peut-être que j'aurais dû rester face à vous et vous en parler. Mais après réflexion, j'ai décidé que ce serait la manière la plus simple et la plus douce.

Au revoir et bonne chance.

April.

J'étais abasourdi, incapable de comprendre. Je m'affalai sur le canapé du studio. Une épingle me piqua et je pris bêtement conscience que j'étais assis sur une robe fraîchement repassée à laquelle était attaché un nouveau bouquet d'orchidées – les orchidées que je lui avais envoyées. L'épingle qui les retenait m'avait piqué. Sauvagement, je la jetai dans un coin. J'étais le message froissé sur la table basse et je le relus – pour me convaincre que je ne rêvais pas. Dieu merci, je l'ai fait !

April et moi avions suivi des cours de secrétariat et avions appris la sténographie. Je ne l'avais pas pratiquée depuis près de trois ans, mais la formation que j'avais reçue en école de commerce avait bien fait son travail.

Je reconnus, attaché au tout premier mot, le caractère abrégé du son « p ». Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Je regardai le mot suivant et il y avait le caractère qui indiquait le son « s ». P.S. Un message dans un message ! Je sortis de ma poche une enveloppe – celle qui contenait notre acte de mariage – et je transcrivis rapidement les symboles au dos.

Quand j'eus fini, j'avais sous les yeux un message inquiétant qui avait été mélangé en caractères sténographiques avec la note originale :

Pasquale m'oblige à écrire ça. M'emmener je ne sais pas où. Me torturer. D'horribles menaces. Trouves-moi vite. Son numéro d'immatriculation 126-8347 A.

Son numéro d'immatriculation ! Le seul indice. Une image rapide me traversa l'esprit : elle, assise à son bureau près de la fenêtre, un homme ressemblant au diable, lui dictant ce qu'elle écrivait, elle, voyant la voiture qui attendait dehors, notant le numéro d'immatriculation !

Et Pasquale ! Pasquale ne pouvait être qu'un seul homme ! Pasquale Sarasini ! Mon rival le plus persistant lors de ma romance d'écolier avec April ! La description du livreur lui convenait parfaitement. Il avait suivi un cours de comptabilité et n'avait donc pas appris la sténographie. Entre-temps, je l'avais

presque oublié – j’avais même oublié les menaces malignes qu’il avait prononcées lorsqu’il nous avait croisés, April et moi, un jour, dans la salle de classe vide après l’école, et nous avait vus dans les bras l’un de l’autre.

April avait rompu avec lui la veille. Il avait semblé prendre cela avec calme, cachant son chagrin et sa déception. Mais cet après-midi-là, voyant la preuve qu’elle en aimait un autre, il avait dit d’une bouche tordue par la haine :

— Je veillerai à ce que tu subisses les tortures de la damnation pour ça, April.

Je n’avais plus revu Pasquale après cela, ni April non plus, depuis près de quatre ans. Mais ensuite, nous avons entendu des rumeurs. Il se plongeait dans les sciences occultes et mystiques. Sa photo commença à paraître dans les journaux américains et britanniques. Sa renommée s’étendit à l’Europe continentale. Au début, il agissait comme médium de matérialisation, donnant des séances privées. Plus tard, il monta sur scène, produisant des illusions.

Ce n’étaient pas des illusions – je le sais maintenant.

Il devint célèbre, riche, recherché. Il était présenté comme « Sarasini le Grand ». Il obtint des contrats de cinéma à des prix fabuleux. Les gens riches fréquentaient ses séances privées. Ils repartaient avec des histoires étonnantes, non seulement sur leurs proches matérialisés sous leurs yeux, mais aussi sur d’étranges monstres et créatures comme ceux représentés dans les tombes et les écrits anciens.

Il y avait Bast à tête de chat des anciens Égyptiens, qui leur parlait d’une voix miaulante. Il y avait Thot à tête d’ibis, scribe des dieux... Horus à tête de faucon, fils d’Isis et d’Osiris. Il y avait la Lamia de la légende grecque, un serpent devenu femme et redevenu serpent sous les yeux de ses auditeurs, une hydre à sept têtes, une Gorgone aux mèches serpentine.

Pendant les séances, Sarasini jouait d’un instrument de sa propre invention, une sorte de combinaison de piano et d’orgue. La musique était étrange et inquiétante, de sa propre composition, et il déclara qu’elle était nécessaire à la matérialisation de ses créatures qui, selon lui, existaient réellement dans un autre plan. Il y avait également deux grands mâts surmontés de capuchons rectangulaires. On disait que ceux-ci étaient connectés d’une manière ou d’une autre à l’instrument et que les matérialisations n’avaient lieu qu’entre ces pôles, comme si une force électrique était impliquée, la force se déplaçant entre eux comme une étincelle statique franchit l’espace entre le bouton d’un pot de Leyde et un conducteur amené à portée.

Sarasini se fit des ennemis dans sa profession. Un médium spiritualiste et un étudiant de l’occultisme l’accusèrent publiquement d’être de mèche avec Satan. Et Sarasini l’avait froidement admis !

À une autre époque, il aurait été brûlé vif, les horreurs qu’il perpétra auraient été effacées à jamais. Mais dans cette époque dite « éclairée », où toutes ces choses sont bafouées, cela ne fit que sensation dans la presse... et fut dûment qualifié par des chroniqueurs astucieux de coup publicitaire. Mon Dieu ! J’ai des raisons de savoir à quel point c’était loin d’être un simple coup publicitaire !

Puis, au sommet de sa carrière, Sarasini se retira de la vie publique et disparut de la vue et de la connaissance des hommes. Une année s’écoula.

Et maintenant, il venait réclamer la vengeance qu’il souhaitait plus de cinq ans auparavant !

Tout cela me vint à l’esprit alors que j’appelais frénétiquement la police. Rapidement, je demandai au sergent du bureau de me donner le nom et l’adresse attachés au numéro de permis qu’April avait noté. Je lui dis qui j’étais : le directeur de la société Brinkman Express. Nous donnions souvent du travail à chaque policier. Le sergent me répondit sèchement qu’il me donnerait l’information.

Je ne lui dis pas ce qui s’était passé parce que j’estimais qu’il s’agissait d’une question nécessitant de la discrétion plutôt que les tactiques brusques de la police. Je pense que j’avais peur à l’idée qu’April disparaisse complètement, mystérieusement, si la loi intervenait.

Le sergent rappela un instant plus tard. Cela me sembla une éternité. Au dos de l’enveloppe contenant notre acte de mariage, je notai le nom qu’il me donna : Pablo Simister. Pasquale Sarasini n’avait en tout cas pas changé ses initiales, même s’il avait changé de nom. L’adresse était le penthouse situé dans un immeuble du centre-ville sur Riverside Drive, près de Washington Park.

Enfonçant mon chapeau sur ma tête, je me précipitai en bas et sprintai jusqu’à la station de métro la plus proche, choisissant ce mode de transport comme le plus rapide. Deux minutes plus tard, je me précipitais vers la mort en express. J’atteignis enfin la station de la 181^e rue.

Je descendis, traversai le tourniquet et montai les marches, puis je me dirigeai vers Riverside Drive.

